

# L'OECUMENISME COMME CONVERSION PERSONNELLE

Frère Pierre-Yves Emery, communauté de Taizé

paru dans la revue trappiste "Liturgie" (2006)

## A QUOI VISE LE DIALOGUE?

Que ne supporte-t-on pas, à l'intérieur de chaque confession, (1) en fait non seulement de diversités, mais de divergences, qu'on essaie de ne pas trop dramatiser, en comptant sur l'avenir dans l'espoir de les surmonter? On peut alors se demander pourquoi se fixer sur de si pointilleuses exigences, quand il s'agit de l'unité entre confessions historiquement séparées. La division, une fois institutionnalisée, entraîne chaque confession à ne pas valoriser tout ce qui leur est commun, mais au contraire à mettre en valeur surtout les différences. C'est l'effet de la polémique et de l'autojustification qui la commande: le schisme est ressenti sourdement comme un échec, un mal, une faute même, que l'on a besoin de légitimer et dont on éprouve la nécessité de se justifier.

En ce domaine, quel est le but des discussions, des colloques, des conférences? Est-ce vraiment de parvenir au plus vite à un accord sur l'essentiel, qui permettra une eucharistie commune? Ou la théologie sert-elle d'écran pour dissimuler des blocages d'ordre socio-psychologiques et justifier des positions bien arrêtées? De quelle imagination ne ferait-on pas preuve si l'on était décidé à trouver rapidement un accord, serait-il en partie prospectif? Mais de quelle patience ne s'arme-t-on pas si l'on est décidé à maintenir aimablement le *statu quo*?

La volonté de parvenir à un accord, au moins partiel, engageant les deux bords, c'est ce qui caractérise la méthode du Groupe des Dombes. Encore faut-il que chacun des membres du groupe vive la même exigence entre les rencontres annuelles.

Les fidèles désirent l'unité, dit-on souvent; ce sont les théologiens qui l'empêchent. Or, en dehors des questions concernant l'Eglise et les sacrements, ce sont au contraire les théologiens qui vont le plus loin dans l'unité. Beaucoup travaillent de concert, se citent les uns les autres, collaborent volontiers. Mais cela n'engage pas directement la vie ecclésiale... Alors les freins viendraient-ils des autorités des Eglises? Il doit bien y avoir proportionnellement autant de bonnes volontés parmi elles que parmi les fidèles. Oui, chez beaucoup une certaine sympathie se manifeste pour l'oecuménisme. Mais il y a tant à faire, tant de problèmes à résoudre dans chaque communauté ecclésiale, et surtout un si grand besoin d'identité confessionnelle à affronter, que l'unité entre communautés

(1) Le Groupe des Dombes a montré (Pour la conversion des Eglises, 19: ) que l'Eglise catholique elle-même, le voulant ou non, est devenue une "confession" dès qu'elle a passé des positions réactives du Concile de Trente à ce que les historiens appellent le "post-tridentinisme". C'est à ces rétrécissements, finalement, que Vatican II entendait remédier

traditionnellement séparées et rivales ne constitue qu'un à-côté occasionnel. Et tant que l'oecuménisme est traité comme une activité de plus, alors qu'il y en a déjà tellement, il prend du temps, il encombre, au mieux il demeure un à-côté. Au contraire, il gagne du temps et économise des foces pour peu qu'il devienne normalement une action commune et s'intègre dans la pastorale habituelle des communautés - ce qui est encore rare, hélas.

#### UNITE ET VERITE

Peut-être pourrait-on prendre une conscience plus vive du fait que l'unité des chrétiens relève très précisément, elle aussi - et à bon droit, pour le coup - d'un souci d'identité, qui commande le témoignage:... *pour que le monde croie*. Peut-être aussi pourrait-on s'aviser que cette unité ne sera pas seulement la conséquence heureuse (et éventuelle) d'un accord sur les vérités de la foi, mais qu'elle fait partie intégrante de ces vérités. En outre, elle commande ces dernières: le fait même de penser, de défendre la foi à l'intérieur de frontières confessionnelles et dans un climat d'autodéfense et d'autojustification, c'est perdre de vue quelque chose de sa vérité. L'unité et la catholicité sont inscrites dans le symbole de la foi.

#### PAS DE RECONCILIATION SANS RENONCEMENTS

D'ailleurs ce ne sont pas seulement des affirmations fondamentales de la foi qu'il s'agit de réconcilier, mais toutes sortes d'habitudes, de réflexes, de comportements et de réactions profondément marqués par le fait qu'on est ou majoritaire ou minoritaire. Comment peut-on imaginer de remettre tout cela en question, d'y renoncer en grande partie, en commençant par le relativiser? Est-ce possible sans mettre en pratique en oecuménisme ces exigences évangéliques de Jésus: donner même sa tunique si l'on nous prend notre manteau, faire deux km avec celui qui nous demande d'en parcourir un (Mat.5:40s)) Autrement dit aller au delà du simple dû ou de ce qu'on prétend nous demander, dépasser la stricte justice (laquelle, en oecuménisme, ne serait déjà pas si mal!) en vue de faire plaisir à autrui autant que possible, de rejoindre son attente, de désarmer éventuellement ses préventions. Oui, voilà l'évangile!

Mais, dira-t-on, on ne peut tout de même pas brader la vérité, faire plaisir à n'importe quel prix? Certes non. Mais cette pauvre "vérité", qu'est-elle devenue dans les déplacements d'accents, les rétrécissements, les oublis, les travestissements - bref tout ce qu'ont entraîné au long des siècles les polémiques et les autojustifications confessionnelles?

Voilà, après que chacun s'est expliqué sur sa foi, sa théologie et ses critiques vis-à-vis d'autrui, ce que doit mettre en lumière le dialogue. Mais ce dernier ne saurait même en rester là. Or c'est bien son risque, que par exemple redoutait Jean-Paul II, qui s'en était ouvert un jour à frère Roger: le risque d'un dialogue qui s'éternise, s'institutionnalise, sans conséquence et sans fruit, et qui devient à jamais un but en soi.

### UNE VERITABLE CONVERSION PERSONNELLE

C'est jusque là, jusqu'à cette conversion évangélique très personnelle, comme nous venons de l'évoquer, que doit conduire ce dialogue, c'est à elle qu'il doit tendre explicitement. Sinon il s'arrête en chemin. Et la conversion n'engage pas seulement l'intellect, mais le cœur. Il s'agit de ressentir un vrai désir, une sorte de passion pour ce qui fait la vie, la foi, les valeurs de ceux avec qui on dialogue. Cela dans l'espoir d'une réciprocité. C'est à travers cet élan vers ce qu'a autrui de meilleur que se purifie ce qu'on estime devoir réserver d'essentiel - l'essentiel de chacun, que le dialogue précisément aura peu à peu dégagé de ce qui le travestissait partiellement, et le limitait.

### L'INTERIORISATION DU DIALOGUE

Ce qui se produit alors, c'est une intériorisation: le meilleur d'autrui se met à m'appartenir et à s'unir, à se composer avec ce qui m'est essentiel. La conversion oecuménique finit par entraîner une réconciliation en moi du plus pur de la tradition catholique et du plus essentiel que la réforme avait raison, à la fin du Moyen Age, de vouloir sauvegarder (pour simplifier, nous adoptons ici une perspective occidentale)

Humainement, le schisme semble avoir été inévitable, même si beaucoup, au XVIème siècle, ont mis du temps à s'y résoudre. Inévitable, le schisme, probablement, vu les circonstances. Mais pas nécessaire, ni justifié, comme la polémique s'efforce de le penser et de le faire croire. Que de mal il a fait, non seulement aux personnes, mais aux institutions et à la manière même dont elles ont exprimé la vérité.

Quel bonheur alors -j'en témoigne - de découvrir qu'en soi le schisme est levé, que pour soi il n'y a plus deux communions ecclésiales, qu'on n'a plus personnellement d'approche confessionnelle, tellement on se sent partie prenante des deux - comme la pastorale des foyers mixtes le recommande à ces dernies. Parvenu à ce point, les quelques problèmes pendants ne disparaissent pas comme par enchantement, car on demeure soi-même forcément dépendant des ensembles confessionnels; mais ces problèmes se mettent à bouger, ils laissent entrevoir leurs résolutions. Suggérons-le rapidement.

### L'EUCCHARISTIE

Il est désormais possible, si on le veut, de confesser ensemble le mystère de l'eucharistie en plein accord. A condition d'en parler à nouveaux frais, sans se cramponner d'un côté au terme de "substance" qui a complètement changé de sens depuis le XIIIe siècle, ni en rester, de l'autre côté, au terme de "signe" que les sciences humaines estiment beaucoup plus extérieur et moins prégnant que par exemple celui de "symbole". Par contre, si on y tient, il est toujours possible d'accuser les uns de croire à une présence matérielle et physique du Christ dans les espèces, d'accuser les autres de ne pas confesser sa présence sacramentelle. Il faut avouer que le discours des uns et des autres n'était pas trop adéquat: pourquoi ne pas se mettre ensemble à sa traduction pour aujourd'hui?

#### L'ORDINATION DANS LA SUCCESSION APOSTOLIQUE

C'est par accident, et non délibérément, que, en raison du schisme, certains se sont trouvés comme en marge de cette succession. Du même coup, ils ont ensuite justifié idéologiquement cet état de fait. Mais les Réformateurs tenaient à l'ordination (Calvin en parle comme d'un quasi - sacrement), et la Réforme a toujours pratiqué une transmission du ministère de pasteurs à pasteurs. Certes, beaucoup de protestants ne donnent pas l'impression de tenir à ces réalités, en raison d'une longue polémique à ce sujet.

Mais aussi pour une raison plus vaste qu'on peut exprimer ainsi: la Réforme a réagi contre un excès de formalisme, tombant ainsi dans un anti-formalisme, fréquent et assez général - ce qui, sans qu'on s'en doute, ne constitue qu'un formalisme inversé. Cela correspond d'ailleurs à un certain esprit moderne. Or les formes, il s'agit de les purifier, de les maintenir transparentes, de ne pas les multiplier, mais surtout de les habiter. Car on ne se prive pas impunément de la dimension symbolique qu'elles véhiculent.

Il suffirait que les protestants affirment que ce qui peut leur manquer de "successions apostolique" est accidentel non voulu expressément et qu'ils y tiennent, pour qu'alors l'Eglise catholique soit amenée à reconnaître là un cas où peut jouer à ses yeux une *sanatio in radice*.. Mais ce problème est lié à un autre:

#### LE PAPE DE ROME

Demeure en effet le rôle de la papauté, lequel s'est très fort accentué, en partie à cause du schisme - des schismes, plus exactement - et pour s'en garder. La centralisation des uns s'oppose à l'émiettement des autres. Ce sont là leurs vieux démons respectifs. Sans prétendre entrer ici dans les détails des cheminements nécessaires pour résoudre cette opposition, on peut, à partir de la conversion oecuménique dont nous parlons, faite d'intelligence prospective et de ferveur, entrevoir ce que seraient ces cheminements. Et par exemple, pour les protestants, la possibilité pour commencer de reconnaître dans le pape un pasteur qui se veut au service du Christ, et qui, de ce fait, ne peut leur demeurer étranger. Pourquoi ne le mentionneraient-ils pas dans leur prière? Et pourquoi, face à son ministère universel, n'y reconnaîtraient-ils pas pour le moins une question posée: celle d'un ministère d'unité qui leur manque, et que ne sauraient palier seulement leurs fédérations confessionnelles, ni le Conseil oecuménique des Eglises, dont ce n'est pas proprement le rôle. Ce serait déjà sortir d'une pure juxtaposition et entrer dans une certaine communion, un début de communion. Et l'on verrait alors quels gestes et quelles attitudes cela pourrait suggérer de la part du pape.

#### PAR DELA LES DIVISIONS CONFESSIONNELLES

Voilà comment, d'une manière qui ne soit pas trop subjective ni trop facile, il me semblait nécessaire de justifier cette attitude ecclésiale. Celle-ci, par exemple, me mettrait mal à l'aise pour représenter le protestantisme (dont je suis pasteur) dans

une confrontation oecuménique. Je ne me situe jamais confessionnellement, mais dans un "par delà" les divisions, là où, en moi, elles sont réconciliées, ou en vue de l'être. Et ce "par delà" ne représente pas un leurrrre ou une fiction. Il peut se penser théologiquement dans une ouverture réaliste vers l'avenir, une ouverture où une espérance très réaliste relaie le présent. C'est dans cette optique que, personnellement, j'enseigne la théologie aux jeunes frères à Taizé.

Je parle en "je", car il est toujours difficile d'engager plus que soi. Mais, dans cette même optique, frère Roger disait que s'étaient réconciliées en lui l'ouverture catholique et la fidélité à ses racines protestantes. Et telle est bien la perspective oecuménique de toute la Communauté de Taizé, où les frères ne se situent ni d'abord ni essentiellement à partir d'une appartenance confessionnelle, mais par rapport à cette réconciliation ecclésiale qu'on peut réaliser intérieurement, à défaut ou dans l'attente de la voir se réaliser en grand. D'ailleurs ce qui est vécu ainsi intérieurement avec une certaine plénitude et un vrai bonheur se trouve forcément limité par le fait que le Communauté, et chaque frère, ne se situent pas en dehors ou au delà, mais en plein coeur des réalités confessionnelles et de leur défaut d'unité.

Tout en caractérisant cette Communauté - ce qui peut la rendre agaçante aux yeux de certains, ou suspecte - cette conversion et cette réconciliation ne lui sont pas propres. Nombreux, heureusement, ceux qui peuvent se reconnaître peu ou prou dans ce que nous avons exposé.

#### MOISSON OU RECOLTE DE FRAISES

Une première question se pose alors, presque une objection: pareille expérience, spirituelle autant qu'intellectuelle, de conversion oecuménique s'avère éminemment personnelle. Elle peut concerner tel groupe de personnes, certes, mais n'est guère imaginable de la part de ces ensembles sociologiques très divers que sont les confessions. Or depuis des dizaines d'années, les chrétiens prient pour l'unité "par les moyens que Dieu voudra". Pourtant il semble aller de soi que l'unité ne peut concerner que ces ensembles dans leur totalité. On attend donc, et on se représente l'unité réalisée sur le mode de la moisson: lorsque le champ sera mûr, on y lancera la moissonneuse-batteuse.

Et si l'Esprit Saint n'avait cessé de montrer qu'il s'agit plutôt d'hectares de fraises qu'il faut récolter nécessairement au fur et à mesure? A ramasser la totalité de celles-ci dès que la première d'entre elles est mûre, on n'aura assurément que des fruits verts et immatures. Voilà ce que redoutent très particulièrement les responsables des Eglises: un confusionnisme qui minimiserait les problèmes en présence, braderait la vérité de la foi et ne constituerait mensongèrement qu'un feu de paille. N'allez pas trop vite, disent-ils, attendez les restes de la troupe! Mais si l'on attend que la dernière fraise soit mûre pour entamer la récolte, qu'obtiendra-t-on, sinon quelques tonnes de pourriture? Or de cela, en oecuménisme, on se montre fort peu conscient. Que de réalisations locales on a laissé pourrir et dont il ne reste rien, faute d'avoir inventé à temps les cageots institutionnels adéquats pour en

recueillir les fruits et leur assurer une durée, comme à quelque chose de très précieux, donné par Dieu. Il y a des exceptions, elles sont rares.

Il faut reconnaître que, face à l'oecuménisme, les confessions ne présentent absolument pas un front commun, mais tout un éventail de positions plus ou moins avancées, plus ou moins rétrogrades. A l'une de leurs extrémités, on trouve des gens qui ne veulent rien savoir de l'unité: chacune a ses "intégristes". Au milieu, il y a ceux qui sont tout contents qu'on se parle poliment, qu'on prie ensemble à l'occasion, que l'on se considère comme des frères, mais des frères séparés. Enfin, il y a aussi ceux que le désir et l'espérance de l'unité ont saisis à un tel point, convertis à une telle profondeur et rapprochés à un tel degré, qu'ils sont devenus unanimes par delà les schismes. Ils vivent déjà l'Eglise une, et en tout cas ses prémices. Quelle forme donner à cela pour ne pas le laisser pourrir?

#### L'ABSOLU ET LE RELATIF

Réunir dans une Eucharistie, ou, qui plus est, dans une concélébration, des chrétiens aux convictions divergentes et sans que cela n'engage tout leur présent et leur avenir, serait d'une légèreté coupable. Il serait faux de célébrer sacramentellement une unité inexistante, ou insuffisante. Mais n'est-ce pas tout aussi faux de ne pas célébrer celle qui s'est mise à exister déjà entre chrétiens de diverses appartenances ecclésiales qui ont opéré la conversion que nous avons évoquée ci-dessus: une conversion non seulement au niveau de la foi eucharistique, mais du ministère et d'une vision prospective de l'Eglise une?

Dira-t-on que cette unité n'est pas totale, d'un point de vue institutionnel, puisque ce sont là des personnes, ou même des groupes, et non les confessions auxquelles ils appartiennent? Mais, malgré son défaut, cette unité n'est-elle pas beaucoup plus exigeante, profonde et réelle qu'à l'intérieur des foules de chrétiens qui communient sans problème dans leurs Eglises respectives? A l'égard de ces derniers, on fait jouer "l'épikie", la miséricorde, la patience, l'espérance. N'est-ce pas ce qu'il serait encore plus justifié de faire jouer pour les convertis de l'oecuménisme?

Cela crée peut-être un certain désordre institutionnel, mais à refuser ce minimum de désordre, cette mouvance, cette souplesse soucieuse de correspondre à une réalité nouvelle, sortira-t-on jamais d'une juxtaposition de blocs confessionnels inamovibles? Et ne serait-ce pas finalement récuser en fait les fruits d'un dialogue que l'on prétend, en principe, mener?

L'esprit humain aspire à l'absolu, il réclame des situations claires, il raisonne spontanément par "tout ou rien". De fait, les sacrements sont de l'ordre de l'absolu: ils donnent tout, à des humains qui sont bien incapables ici-bas de recevoir ce tout. La spiritualité personnelle et la pastorale sacramentelle relèvent, elles inévitablement, de la relativité, et non du "tout ou rien". Or il en va de même pour l'oecuménisme, quand il se met à concerner avec exigence des personnes ou des groupes de personnes. Il crée des situations relatives, de l'ordre du plus ou du moins; et quand le

plus dépasse largement le moins, quand il suscite les conversions que nous avons dites, ne serait-ce pas tout simplement injuste, faux, et peut-être bien injurieux pour l'Esprit Saint, que de soumettre ces situations à une discipline du tout ou rien? Et cela par souci d'ordre ou peur du changement.

A des situations nouvelles, certes partielles et limitées, mais authentiques, ne faut-il pas une pastorale nouvelle? Les autorités des Eglises savent bien que, dans les temps actuels, elles ne peuvent plus, dans leur ministère, conduire "à la papa" tels les automobilistes du dimanche après-midi. Elles se voient contraintes de pratiquer le dérapage contrôlé. N'est-ce pas aussi ce que requièrent la quête de l'unité et ses progrès, même si ces derniers n'étaient pas prévus sous cette forme?

\*\*\*\*\*